

**Le livre des vivants
Le livre de l'espace-temps
Le livre du doute et de l'ignorance**

Marion Renauld | Pietrapoala | Abracalabra | Juillet 2018



Le livre des vivants

Car où commence et où finit la vie?
Adoptons dès avant un ton mystérieux.
Il n'est point d'absolu qui tranche
la question, mais peut-être plutôt
qu'est-ce qui rend vivant? Quelle est
cette émotion qui, partant du sensible
en mille frémissements, inonde
l'univers pour lui manquer parfois?
Quand, comment et pourquoi, et faut-il
des prières, des efforts ou des
preuves, ou du sang, des cellules et
des métamorphoses? Est-ce ainsi comme
la sève avant le coup fatal? Quelle
sorte de raison fait qu'il ne suffit
pas de ne pas être mort pour se penser
en vie? Quelque chose est conçu et se
met à grandir, quelque chose est
planté puis se met à pousser dans la
lenteur pourtant fouguese d'un élan
bien déterminé. C'est logique et
imprévisible, gonflé d'émois, en lutte
contre l'ennui, d'une puissance en
puissance et comme comparable à des
éclats de rire. Et c'est dans les
détails que semblent s'épanouir les
reflets de secrets plusieurs fois
millénaires. C'est heureux et
inconsolable, un tas de trésors à
goûter avec ses mauvaises surprises.
Je ne sais pas si ça s'apprend mais ça
se tente même à portée de désespoir.
Tu peux copier ou inventer ta propre
ligne d'horizon et valser sur le dos
du flux d'éternité. Rien ne s'éteint
ici dans l'annonce d'une aube neuve.

Le livre de l'espace-temps

Jadis pendant longtemps nous avons creusé à même la roche de la montagne, à flanc, des grottes aux formes rondes et griffées de sueur, peu hautes et peu profondes mais solides comme jamais. Nous avons habité des ventres telluriques. Nous faisons corps avec la terre sans âge. L'abri dans les courbures offrait l'éternité, ou du moins retardait la menace de quelque soudaine destruction. Depuis le vide ouvert pour la simple nécessité, nous remplacions l'inerte avec nos os et nos chairs pleines de rites, jusqu'aux sentiments qui toujours débordent. C'étaient le dur durable et les débuts de l'oxygène humain. Les fenêtres et l'angle droit sont venus bien plus tard avec tout ce qui s'abstrait chaque fois davantage de la contrainte fondamentale. Il semble désormais que nous pouvons construire les plus magiques géométries et rien nulle part n'empêche le passage du temps, l'érosion de nos lubies. L'espace offert à la précarité nous force à devenir d'habiles réparateurs, des récupérateurs et puis tout juste des jeteurs, d'insatiabls dévorateurs, des faiseurs de déchets aussi bien d'émotions. Nous traversons les ruines de la mémoire et nos futurs se passent d'ancrage, qui s'étalent sur vitres impalpables. Des câbles tirés de boîtes noires font ainsi respirer nos âmes.

Le livre des vivants

Imagine-toi naître encore. Imagine le noir visqueux et chaud, parfois rosi par une lumière diaphane, imagine un point cosmonaute, sans haut ni bas ni même coeur, la solitude enveloppée d'un tout liquide et granuleux et l'espèce de fusion de sucs, de jus, de sang, de fibres et autres nourritures primordiales. Imagine-toi toujours pomper, grossir, te multiplier, augmenter ta masse et peu à peu tracer tes contours, dessiner tes organes et battre minuscule, très vite et très fort. Chaque jour tu ressembles davantage à ce que tu seras dehors. Imagine ton cordon, tes membres pliés, ton gros ventre, ta tête et tes yeux fermés, et puis tes premiers coups indépendants du balancier dans la bulle d'onctuosité. Imagine ce que tu ressens si insoucieusement. Tu crois, tu bouges et alors tu étends ta zone d'élection, tu es maître de tes parois comme après jamais plus. Imagine à quel point tu n'imagines pas ce qui a lieu ailleurs, pour d'autres, et même ici pour toi. Imagine l'absence d'ombre, l'absence d'air et la pure concentration. Tu flottes entre ce qui n'est pas rien, mais pas encore vraiment quelqu'un. Imagine les promesses contre les impuissances. Et soudain tu jaillis de la destruction de ton monde à l'univers entier, ton visage ahuri par l'étrange étrangeté, et ton corps accueilli.

Le livre du doute et de l'ignorance

Je ne sais pas si vraiment je ne sais pas ou si je n'ose pas savoir, et je ne sais pas tout à fait ce que c'est que savoir, je ne suis pas certaine de ce qu'il faut faire ni de ce que je fais, j'hésite sur ce qu'il y a à dire et penser, parfois, je ne sais pas pourquoi, je me demande comment vont les choses, comment elles iront et ce qu'elles ont été, et en particulier j'ignore par exemple de quelle façon procéder pour soigner avec des plantes ou piloter un hélicoptère, nourrir un bébé phoque, écrire une symphonie, purifier les eaux usées, lutter contre la pauvreté, conjurer le mauvais sort, j'ai des doutes sur les grands discours et les bons sentiments et sur les usages possibles de la technique à des fins existentielles, je ne sais pas où est le vrai, où rayonne le bien, d'où surgit la joie et ce qui garantit une place à la beauté, toujours je valse en tornades parmi des questions qui se peuvent multiplier à l'infini sans être forcément des problèmes à régler. Je demande pourquoi pourquoi. Je ne suis pas sûre qu'il faille chercher le sens ou chercher quoi que ce soit qui mette fin à tout jamais aux vibrations du balancier, aux rhizomes de la curiosité, ou qui fasse passer les figures de l'inconnaissable pour du simple inconnu, à cause d'arbitraire. Ainsi sais-je ne pas savoir certifier.

Le livre de l'espace-temps

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de maison construite qui ne soit destinée à être possédée, ou du moins rattachée à un propriétaire. Comme si toujours l'espace, faible, docile et fragmentable, ne savait résister au jeu contractuel des appartenances humaines. N'était plus sans signature, s'étirant sur les cartes avec des noms et des barrières, des serrures, des lignes de partage et des ambitions de premiers drapeaux. N'était abandonné que pour se faire récupérer par des conquêtes plus ambitieuses, sorts nationaux, peut-être patrimoine, terre d'ancêtres et rien d'une virginité de bien commun juste joui dans l'immensité intergalactique. Où tu crois posséder du mètre au carré, c'est pourtant la bio-masse en vrai qui te possède tout entier. Et dans tout ça le temps, lui le temps pas moyen de se l'approprier. On ne peut pas dire C'est mon jour, ces secondes sont le vide que je lègue magnanime à la postérité. Pas de moment vécu qui soit rattaché à quiconque. Pour ça ton existence ne t'appartient pas. Mais tous du sablier nous sommes les locataires, et d'aucun grain sans doute ne voudrions être les gardiens. Ni d'un tas, ni d'un tel château, il faut du solide et bien tangible pour susciter l'envie d'hanter. Et les maisons hantées, du temps longtemps passé, sont celles qui nous possèdent, point.

Le livre des vivants

Partout où ça vit, ça meurt, forcément et aussi l'inverse. Peut-être comme une métaphore, ou pour de vrai selon. Nous tuons, nous mangeons, nous nous enterrons, nous brûlons, nous célébrons les états transitoires et poursuivons des cycles pas toujours précis. Nous frétilions dans le chaos d'un devenir fantôme. Le caveau répond au berceau. Dans les allées du cimetière avec vue sur la mer s'alignent les dernières demeures, garnies de fleurs, de mots doux et de fausses lumières comme des chambres qu'aucun jeu ne laissera plus jamais en désordre. Ici tout n'est que luxe, calme et volupté radicalement impossible, néant d'enfantements et objets inutiles sinon pour le symbole. A toi-même tu t'adresses quand tu penses à tes morts et tu nettoies la pierre avec ta dignité. S'imaginer ça, pur achevé pourtant cheminant dans le décomposé. Des os que le vent prend pour des clochettes et l'humide allant s'asséchant, le tissé s'étiolant, le tenu contenu fuyant, quelque chose et l'insaisissable, des reflets pénétrant des corps encore vivants pour ne pas complètement sombrer. Tu t'accroches au présent, à ta pesante semi-liberté. Tu peux choisir le souvenir, les cendres ou les vers, l'abandon de la gravité. Et toujours tu reviendras là, mais sans toi, comme les bris d'un mur effondré, à nouveau prêt à s'élever.

Le livre de l'espace-temps

Je me demande ce que ça change si nous habitons autre chose que des cercles ou des rectangles, et d'autres dimensions que celle du temps qui va. Ce que changeraient l'immobilité de l'abscisse comme de l'ordonnée et l'immortalité, tant qu'on y est. Nous avons l'adaptation bien légère quand c'est la résistance qui nous donne le sens, ou du moins la portée, concentrant le défi de la raison d'agir. Nous serions laissés hagards dans la béatitude. Je me demande ce que ça change d'être qui nous sommes dans l'ignorance de ce que nous pourrions être, dans le surpoids de ce que nous avons été et l'incrédulité des formes à venir. La matière sans choix paraît moins douteuse. Et dans nos mains nous la prenons pour la pétrir à notre image et nous mettons en pièces l'immensité vertigineuse et alors nous créons nos propres atmosphères. Nous avons inventé les soleils d'intérieur comme nous avons figé les ombres en transformant le feu en électricité. Aujourd'hui nous nous ferions croire que tout peut arriver. Je me demande ce que ça change d'être part d'unité d'un tout consubstantiel. Nous sommes confettis de sarbacane cosmique. Inconditionnellement jetés dans l'ici et maintenant, englués sur la seule croûte connue. Dans la pièce s'élève le chant des condamnés à la perpétuité de pieds fendant le ciel.

Le livre des vivants

L'autre soir sur la place publique, on a sorti les chansons et on s'en est repus autant que de boire et manger et c'était l'euphorie simple et irremplaçable. Là dedans tout prend place dans l'oubli du labeur et des vicissitudes, des peines et des peurs, tout s'emplit du plaisir d'être ensemble ici-bas. On gratte les guitares, les tambourins tressautent, les doigts dévalent en toboggan sur les touches de l'accordéon et les cordes vocales s'amuse librement. Même les étoiles ont un air complice. Ce sont des mélodies vieilles de générations, des gestes mille fois répétés comme les histoires qu'on redemande pour s'endormir enrubannés. C'est le droit à l'excès des ivresses inoffensives. Les chiens aboient dans la mêlée de quelques légers pas de danse, esquisses de douce séduction, rythme claqué depuis les chaises d'un chœur de spectateurs assis, riant sifflant trinquant fumant. Adoncques festive est la communauté, nos âmes harmonisées. On a comme ça toujours trouvé de quoi compenser la folie hargneuse par une autre plus généreuse et bien que toutes deux semblassent intarrissables; ça relève du pari. Cette nuit-là on a décidé de tartiner de l'allégresse pour tous, sans distinction ni privilège, vas-y viens t'ajouter à l'élégance bouffonne, à la sauvagerie pleine de talents menus.

Le livre du doute et de l'ignorance

Si les chèvres ont des sentiments, si les cailloux ont des désirs, si la mer se fascine pour le flux de ses propres vagues, si les gouttières ont de la peine avec la corrosion, si la tôle a l'amour de ses ondulations, si l'orage est colère ou souffle impétueux, si dansent les papillons quand ils sont deux si proches dans l'air soudain si tendre et si de volupté les pages s'alanguissent bercées par les caresses de nos doigts attentifs, si la lune est mélancolique et le soleil ambitieux, si timides sont les ampoules qui ne luisent que faiblement, si l'alphabet a l'arrogance de ce qui est aussi vital qu'un atome des éléments de la chimie fondamentale, si les lèvres ont de l'appétit et les joues de l'excitation, le nez du flair et puis les yeux, cette curiosité qui outrepassa la bienséance, si les mains ont de la patience et les semelles de l'endurance, si donc tout l'univers connaît des émotions et si les émotions elles-mêmes ont des lubies, si les chagrins souffrent d'angoisses et les effusions d'ennui, si les joies tissent des intrigues en vue de pleine propagation, si les questions ont du plaisir à rendre nos voix plus aiguës, si le silence a des secrets, si les points sont des acharnés dans la lutte contre l'insensé qui peut-être n'en finit pas de se très gentiment moquer de nos passions volées.